

Le chiffre & le texte
(formes d'usages)

Le chiffre & le texte (formes d'usages)

journée d'étude #5

Quentin Meillassoux
Antoine Dufeu
Jean-Baptiste Carobolante
Victor Delestre
Irwin Marchal

collection « les rescapés du sentiment océanique »

www.editionsmix.org

28, av. de Laumière - Paris 19

x

EBABX-École d'Enseignement Supérieur d'Art de Bordeaux

www.cbabx.fr / www.rosab.fr

© éditions Mix. x EBABX, 2012
ISBN : 979-10-90951-02-0



éditions  x EBABX

FABIEN VALLOS
Introduction

Cette cinquième journée d'étude du séminaire *Philosophie du langage* a pour titre *Le chiffre & le texte (formes d'usages)* et a eu lieu le mardi 14 février 2012 à l'École d'Enseignement Supérieur d'Art de Bordeaux. Nous avons invité pour cette journée le philosophe Quentin Meillassoux et l'écrivain Antoine Dufeu.

En septembre 2011, deux ouvrages – qui en apparence n'ont rien à voir – ont été publiés, l'un *De la très haute pauvreté* de Giorgio Agamben, l'autre, *Le nombre et la sirène* de Quentin Meillassoux. L'ouvrage d'Agamben investit le concept d'usage à partir de l'expérience franciscaine de la règle et d'une forme particulière, inappropriable, de vie; l'autre analyse *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard* de Stéphane Mallarmé dans une tentative d'élucidation d'un nombre et dans la possibilité d'un déchiffrement de ce que la modernité appelle un poème. Deux expériences, éloignées, et pourtant singulières de notre modernité, l'établissement de la règle et du chiffre et l'affirmation d'une forme particulière, pour notre modernité, de déchiffrement. Si le travail d'écriture d'Antoine Dufeu consiste en même temps à pulvériser l'idée de l'unité

stylistique et matérielle du texte et du poème alors même qu'il ne cesse de le réaliser dans une efficacité du chiffre et de la profusion, et si la recherche de Quentin Meillassoux consiste à penser la modernité du poème dans un nombre unique, alors nous devons proposer de penser encore ce qu'est pour nous le chiffre, le texte et l'usage que nous en faisons. Nous pourrions alors proposer comme énoncé central de cette journée d'étude, l'idée paradoxale que ce que nous appelons le poème ou le poématique, pour notre modernité, est contenu dans l'idée qu'il maintient et qu'il expose, systématiquement, un chiffre ou un nombre dont le celement, essentiel pour que l'œuvre se maintienne, pourrait éventuellement advenir à un dévoilement sans que rien ne change, puisque ce n'est pas le sens du chiffre qui compte mais ce qu'il se produit dans l'idée du déchiffrement. L'usage du poème, de l'œuvre, n'est pas à saisir dans l'appropriation d'un sens mais dans la figure originelle et cependant insignifiante de son secret.

Cette journée d'étude nous a permis de relever, au moins, cinq formes particulières d'usages, qui sont intéressées par cette saisie du chiffre. La première est ce que nous nommons celement ou cryptage. Qu'est-ce que cela signifie? Que l'œuvre pour qu'elle existe – c'est-à-dire pour qu'elle se maintienne dans un régime d'évidence publique – a besoin paradoxalement, en même temps qu'elle se montre, de se crypter, de se celer. L'œuvre s'expose de manière énigmatique en tant que quelque chose fait allusion (*ainos*). Ce qui fait allusion c'est la puissance avec laquelle elle se laisse déchiffrer. Mais alors qu'est-ce que ce déchiffrement? On pourrait

répondre qu'il s'agit de «comprendre» ou encore d'en interpréter le «sens». Mais cette réponse semble bien triviale. Il pourrait s'agir, dans la lignée d'une pensée heideggérienne, de saisir l'art comme «la mise en œuvre de la vérité» (*das Kunst ist das Ins-Werk-setzen der Wahrheit*)¹. À condition bien sûr de saisir le sens de cet *en-œuvre* comme une effectuation et de la *vérité* comme un désabritement (*Entbergung – alēthéia*)². Il pourrait encore s'agir, dans le cadre de ce qui a été développé par Quentin Meillassoux et Antoine Dufeu, d'une tâche du poématique au comptage. Ceci constituerait notre deuxième forme d'usage. Est-ce que quelque chose peut être compté dans le poème, c'est-à-dire dans l'œuvre? Et si oui, qu'est-ce que c'est? Ce qui est compté, nous le verrons, est à la fois l'idée même du poème et l'idée même de son infinitude.

Troisième forme d'usage, celle, évidente et problématique, du rapport entre le compte et l'usage, justement, entre la métrique et la politique. En quoi le comptage et le déchiffrement d'un code (chiffre, mètre, statistique, codage, etc.) sont-ils, probablement, les clés qui nous permettent de saisir l'œuvre? Il semblerait, nous pouvons au moins avancer l'hypothèse, qu'il s'agisse d'un renversement caractéristique des formes mêmes et des usages des langages. Les langages doivent dès lors apparaître contraints, chiffrés, codés dans une

1 Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, trad. G. Kahn, 1967, p. 64.

2 Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, trad. J. Beaufret, Gallimard, 1976, p. 231.

forme qui dépasse, qui transfigure la puissance prosaïque en un poématique. Si, selon l'expression de Benjamin « la vie est globalement le poématique des poèmes » (*Das Leben ist allgemein das Gedichtete der Gedichte*)³ alors nous devons repenser cet *allgemein* et saisir qu'il est *communément* la vie mais dans un espace qui n'est pas tout à fait identique. Qui marque une différence. Qui le fonde dans cet usage particulier. Cette différence est un codage. Giorgio Agamben avait émis l'hypothèse, dans *Le temps qui reste*⁴, d'un fondement de cette métrique dans les hymnes pauliniennes :

la rime naît dans la poésie chrétienne comme une transcodification linguistico-métrique du temps messianique, structuré selon le jeu paulinien des relations typologiques et des récapitulations⁵.

La langue n'est dès lors plus celle du commun, mais celle d'un opérateur essentiel (le poète) qui nécessite alors une série d'opérations particulières (liturgie) pour être restituée au vivant, au commun (lecture, réception). C'est ce que l'on nomme œuvre. Nous devons alors saisir qu'il est ici possible de maintenir l'idée aristotélicienne qui consiste à faire entendre que ne doivent pas être confondus *praxis* et *poïésis*⁶, que ne doivent pas être confondus action et œuvre, à condition, ici, de rigoureusement désactiver le rapport entre métrique et

3 Walter Benjamin, « Deux poèmes de F. Hölderlin », (1914), in *Œuvres*, t. 1, trad. M. de Gandillac, Gallimard, 2000, p. 94.

4 Giorgio Agamben, *Le temps qui reste*, trad. J. Revel, Rivages, 2000, p. 130-140.

5 *Ibid.*, p. 138.

6 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1140a17.

politique. Il doit être un rapport paradoxal et non une conséquence morale de la politique. C'est pour cette raison que le Mallarmé, opérateur du *Coup de dés* est fondamental, parce qu'il introduit l'idée d'infinitude et de désactivation infinie du signataire.

Quatrième et cinquième forme d'usage, justement, la question de l'opérateur et de la performativité. L'opérateur est en somme celui qui livre le langage à une effectuation poétique. C'est celui qui, à la lettre, réalise une opération. La performativité est ce qui livre l'œuvre à un cryptage qui la réalise, de manière infinie, comme œuvre. Nous posons alors comme hypothèse que l'idée de la modernité du poématique est contenue dans un cryptage ou dans un celement et que l'idée de notre hyper-modernité – en somme post-mallarméenne – est contenue dans l'idée, affirmée et formalisée que le code s'il existe, c'est-à-dire s'il est réalisé, peut en même temps ne pas exister, c'est-à-dire qu'il peut ne pas être exposé. Nous voudrions en montrer quelques exemples.

Premier exemple, celui de la disruption du code en un code si commun et si trivial qu'il s'affiche au point de ne pouvoir être nommé. Au XII^e siècle Guillaume IX d'Aquitaine écrit un poème de « pur rien »⁷:

*Farai un vers de dreit rien
non er de mi ni d'aura gen
non er d'amor ni de joven
ni de ren au
qu'enans fo trobatz en durmen
sus un chivau.*

7 Jacques Roubaud, *Les troubadours*, Seghers, 1971, p. 70.